



Pour célébrer le 50ème anniversaire  
de la mort d'Albert Camus (1913 - 2060)

## Albert Camus - Soljénitsyne même combat ?

En relisant Camus (cinquantième anniversaire de sa mort oblige !) j'ai été frappée par quelque chose en lui qui ressemblait à Soljénitsyne. Paradoxe sans doute : qu'y a-t-il de commun entre un Méditerranéen athée et un slavophile orthodoxe ?

### La mort du père

Et pourtant ! Ces deux-là naissent à cinq années de distance (1913 – 1918), et n'ont pas connu leur père : Lucien Camus meurt à la bataille de la Marne, le père de Soljénitsyne meurt avant la naissance de son fils, de retour du front, en 1918. Il n'y a pas ou peu de pères dans l'œuvre du Russe. Mais, dans sa volonté de remonter à la cause de l'Archipel, à la révolution russe dont l'histoire, dit-il, « a été tellement déformée, occultée », dans son désir de « vouloir rattraper l'histoire russe perdue », il y a comme une anabase familiale : il s'agit de remonter le temps jusqu'à ce père inconnu, tragiquement disparu à l'heure où la Russie tombait aux mains des bolcheviks. Cette quête de la vérité se fait sans l'aide du père, mais en restituant à son pays son passé, Soljénitsyne retrouve le secret de la Sainte Russie. Un peu comme dans le film *Andreï Roublev*, où le fils du fondateur de cloches retrouve par intuition le secret de leur fabrication que le père, mort du choléra, n'a pas eu le temps de lui confier.

Sur les instances de sa mère, Camus, à quarante ans, se rend au cimetière breton où repose son père, « mort au champ d'honneur ». Il s'étonne de ce « père cadet », de cet « enfant absurdement assassiné » dont lui, Albert, ne recueillera pas d'héritage. Il lui faudra apprendre à vivre « sans leçons et sans héritage », « trouver seul sa morale et sa vérité ».

Et pourtant, à la pitié pour le jeune mort se mêle la pitié, quand un ami de son père lui raconte un moment de la vie de Lucien Camus. En 1905, au Maroc, combattant dans les rangs de l'armée française, ils découvrent la sentinelle qu'ils s'apprêtaient à relever « égorgée, et, dans sa bouche, cette boursouflure livide était son sexe entier ». Le père de Camus était hors de lui : « Il avait dit que les autres n'étaient pas des hommes. Un homme, ça s'empêche, voilà ce qu'est un homme ».

Dans une très belle étude sur *Le premier homme*, Finkelkraut remarque(\*) : « Camus n'a donc hérité de rien sinon de cette phrase lapidaire : « un homme, ça s'empêche », qu'il n'a cessé de développer et d'approfondir... L'homme qui se révolte est aussi un homme qui se résiste ».

### Le procès du communisme

C'est là, aussi, le nœud de la pensée de Soljénitsyne : l'homme doit pratiquer « l'autolimitation radicale », et, avant d'accuser les autres, doit commencer par soi. Il confesse dans *L'archipel* qu'il fut un brillant officier communiste qui malmenait ses subordonnés : « J'étais un bourreau entièrement prêt ». Car, dit-il, « l'homme est tantôt plus près du diable. Tantôt des saints ». Et la vision d'un homme mêlé, en lutte contre lui-même, s'exprime dans cette parole profonde : « J'ai découvert que la ligne de partage entre le bien et le mal ne sépare ni les États, ni les classes, ni les partis, mais qu'elle traverse le cœur de chaque homme et de toute l'humanité ».

Tel est aussi le nœud du grand essai de Camus *L'homme révolté*, qui lui a valu l'ostracisme de l'intelligentsia parisienne (Breton,

Jeanson, Sartre), le saquant pour « *incompétence philosophique* », mais voulant en lui, à la manière marxiste, « *non pas réfuter, mais dénoncer, anéantir l'ennemi* ».

Car le scandale de *L'homme révolté*, c'était, dès 1951, de semblablement stigmatiser « *la terreur irrationnelle* » (le nazisme) et « *la terreur rationnelle* » (le communisme). Il refusait ainsi le mensonge d'une histoire hémiplogique, qui ignore le versant communiste.

Il y accusait plus durement le second, en ce qu'il pratique les massacres de masse au nom d'une formidable bonne conscience : « *les individus en régime totalitaire ne sont pas libres, quoique l'homme collectif soit libéré. À la fin, quand l'Empire affranchira l'espèce entière, la liberté règnera sur des troupeaux d'esclaves* ». Et encore : « *le nazisme figure l'exaltation du bourreau par le bourreau lui-même. Le second, plus dramatique, l'exaltation du bourreau par les victimes* ».

Soljenitsyne ne dit pas autre chose : les nazis nommaient ouvertement leurs sous-hommes, ils étaient sans avenir parce qu'ils manquaient d'idéologie. Le communisme, au contraire, se sert du levier idéologique pour justifier ses massacres. Il ajoute au crime un supplément de tartufferie qui permet de multiplier les cadavres : « *L'idéologie apporte la justification recherchée à la scélérateuse, la longue fermeté nécessaire aux scélérats ; C'est l'idéologie qui a valu au XXème siècle d'expérimenter la scélérateuse à l'échelle de millions* ».

Tous deux sont également contre-révolutionnaires : « *Toute révolution, dit Soljenitsyne, déchaîne chez les hommes les instincts de la plus élémentaire barbarie, les forces opaques de l'envie, de la rapacité et de la haine* ». D'où son discours aux Lucs, à l'invitation de Philippe de Villiers, pour l'inauguration du Mémorial de Vendée : aux Vendéens il associe « *les foules de paysans, les Cosaques de l'Oural, du Don, étouffés dans des torrents de sang* ».

Quant à Camus, à la démesure des révolutionnaires qui nient la nature humaine, et sacrifient l'homme d'aujourd'hui sur l'autel d'un hypothétique homme nouveau, il oppose la mesure de la révolte. Une nature humaine

commune à tous les hommes et qui exige d'être respectée, est la raison d'être de cette révolte, à laquelle elle impose sa forme et sa limite : « *La révolution absolue supposait l'absolue plasticité de la nature humaine, sa réduction possible à l'état de force historique, mais la révolte est, dans l'homme, le refus d'être traité en chose et d'être réduit à la simple histoire. Elle est l'affirmation d'une nature commune à tous les hommes, qui échappe au monde de la puissance* ».

Ce refus de la démesure, ce sens de la limite, qui est à la fois grec et chrétien, réunit les deux hommes.

### **Le refus du mensonge**

Leurs discours de réception du prix Nobel de littérature, Camus en 1957, Soljenitsyne en 1970, ont de troublantes analogies. Ce qui frappe, c'est le refus du mensonge, refus de l'art luxe mensonges et refus de la littérature « *engagée* » qui sacrifie la vérité aux urgences partisans.

Pour Camus comme pour Soljenitsyne, il n'y a pas de « *bourreaux privilégiés* » ni de « *victimes inintéressantes* ». L'un veut parler pour « *la Russie sans langue, ni écriture* » ; l'autre veut être la voix des sans voix, parler « *pour tous ceux qui souffrent en ce moment, quelles que soient les grandeurs passées ou futures des États et des partis qui les oppriment* ». On a reproché à Camus d'avoir dit préférer sa mère à la justice. Il a dit en réalité « *En ce moment, on lance des bombes dans les tramways d'Alger. Ma mère peut se trouver dans un de ces tramways. Si c'est cela la justice, je préfère ma mère* ». Autrement dit, il déniait toute légitimité au terrorisme, au nom d'une nature humaine qui ne peut être traitée en chose.

### **Le salut par la beauté**

Dans son discours, Soljenitsyne citait un proverbe russe : « *une parole de vérité pèse plus que le monde entier* », et un mot de Dostoïevski : « *la beauté sauvera le monde* ». Il y évoquait l'antique triade platonicienne du beau, du vrai, du bien. Triade platonicienne sans doute, mais qui pour Vladimir Soloviev

symbolise le mystère de la Trinité. Si le vrai et le bien subissent des éclipses, la beauté survit toujours, et c'est une constante de l'œuvre de Soljenitsyne. Aussi bien pour lui-même, qui arpentait les forêts russes avec une curieuse jubilation et comme un sentiment de fraternité que pour ses personnages. Quittant le Pavillon des cancéreux, Kostoglotov ne songe qu'à une chose : revoir l'abricotier en fleurs, aussi beau qu'aux premiers jours de la création. La vision soljenitsyenne du monde est très biblique : la chute, c'est la chute personnelle de chacun, qui rend compte du mal mais n'empêche pas la beauté originelle du monde. Une beauté de paradis terrestre.

Est-on si loin du Camus de *Noces* qui s'envivre de l'« *alcool généreux qui fait vaciller le ciel* », célèbre « *l'amoureuse beauté de la terre* », chante « *la parenté de l'homme et du monde ..... le dialogue de la pierre et de la chair* » ?

Beauté toute païenne, d'une Méditerranée pour lui sans leçon, sans mystère, et donc sans dieu.

### Quel sens à la vie ?

Soljenitsyne en revanche s'est converti à l'orthodoxie. Dès lors tout s'inscrit pour lui dans un plan voulu par Dieu. Même le champ de bataille des hommes, dans *Août 14*, devient une aire de battage pour un Dieu paysan en courroux : « *Tels les épis aplatis sur l'aire, les soldats disséminés dans les tranchées attendaient qu'on leur écrasât le corps, ce corps unique pour eux. Des fléaux gigantesques passaient à travers leurs rangs, séparant les graines de leur âme pour un usage qu'ils ignoraient* ».

Tout prend sens : la guerre passage pour l'enfer mais aussi tri et jugement, le cancer « *école des grands renoncements* », où l'homme « *apprend à tout faire tomber de soi hormis l'essentiel* », les camps épreuve d'où l'homme, en préservant sa dignité, peut sortir grandi.

Pour Camus, la « *tendre indifférence du monde* » est d'autant plus émouvante que rien n'y prend sens : absurde et beauté ont

partie liée. Et Camus a le goût des formules à l'emporte-pièce : « *la vie est plus pleine si elle n'a pas de sens ; le monde est beau, et hors de lui, point de salut* ». Il faut aimer avidement ce monde puisqu'il n'y a pas d'au-delà.

Le monde de Camus est assurément plus désespérant que celui de Soljenitsyne. Les savants prisonniers sortiront du *Premier cercle* – le cercle de l'enfer de Dante, où il situe les sages de l'antiquité. Mais Jean-Baptiste Clamence, dans *La chute*, ne sortira pas du dernier cercle, celui des traîtres, auquel ressemblent les canaux d'Amsterdam.

Et pourtant, l'absurde n'était pas le dernier mot de Camus. De *L'étranger* et son « *écriture blanche* », « *transparente aux choses et opaque aux significations* », du lyrisme païen de *Noces* et de *L'été*, de la prose didactique de *La peste*, il était passé, avec *Le premier homme*, à un réalisme soucieux de restituer « *la présence physique du monde dont il était issu* ». Il y a loin de l'indifférence de *L'étranger* au *Premier homme*, ainsi présenté : « *Voici les miens, mes maîtres, ma lignée* ». Il y renouait avec ce qu'on appelle la piété. Piété à l'égard du père, de la mère, de l'instituteur. Sa mère qu'il compare au Christ, comme si, remarque très justement Michel de Jaeghere dans un remarquable *Hors série* du *Figaro*, « *il avait fait sien l'idée que le sacrifice de son innocence ait pu avoir une valeur rédemptrice. Comme s'il avouait par là, fût-ce de manière voilée, implicite, son ralliement à l'inspiration centrale du christianisme, à ces mystères douloureux du Salut qui lui auraient paru seuls dignes d'expliquer le monde s'il avait pu croire à la divinité du Christ* ».

« *C'est la mort, dit-on, qui transforme la vie en destin* ». Mais on peut préférer Finkielkraut : « *Camus est mort alors même qu'il naissait, littérairement, à une vie nouvelle* ».

Danièle Masson  
agrégée de l'Université

(\*) Alain Finkielkraut, *Un cœur intelligent*, Stock-Flammarion, septembre 2009